

Ouïe  
(encore du travail!)

Je venais de terminer la troisième partie de *l'Arc-en-ciel de la Gravité* et j'avais besoin d'une bouffée de légèreté. Allons à l'ordi. J'ouvre *Il Corriere* : San Remo, pas de médailles à Beaver creek, bagarre au parlement, Isis avance en Libye, Croissance 0 pour le quatrième trimestre, record à New York (11 jours sans homicides), trouvés deux squelettes en chien de fusil depuis 6000 ans, Cinquante nuances de gris. Ils emmerdent avec ce film (je ne me suis pas dit cela, mais tout est comme si). J'ouvre *Le Monde* : vente des Rafales à l'Égypte, Alexis Pinturault en bronze aux mondiaux de ski, accusations contre Kirchner, Cinquante nuances de Gris interdit au moins de 12 ans. Encore. Allons vers quelque chose d'un peu plus sérieux. Je ne me suis pas dit ça, mais après des tours inutiles dans *Il Corriere* ou *Le Monde* je m'en vais toujours retrouver mes idées dans Spiked) J'ouvre Spiked. Titre à la une « The Victorianisme of Fifty Shades Boycotters » avec le deuxième paragraphe sur le sadomasochisme. Impossible d'échapper à ces nuances.

J'avais lu un essai intéressant sur ce rapprochement entre sadisme et masochisme qui, selon l'auteur, créait un concept — sadomasochisme — qui ne faisait qu'obscurcir la compréhension de certains comportements. Un essai de qui ? Bataille ? Non, dans Bataille, je n'ai jamais trouvé de perles. Foucault ? Non. Et si c'était Deleuze ? Nouvelle recherche. Oui, c'est bien lui.

*Les sensations communiquées par l'organe de l'ouïe sont celles qui flattent davantage et dont les impressions sont les plus vives.*

Je n'en ai jamais douté. Que les gens « normaux » éprouvent du plaisir à entendre les bruits du plaisir des autres me semblait la chose la plus normale au monde et je fus donc surpris d'apprendre que selon les sexologues cela relève d'une perversion : la mixacusic. La mixacusic de ceux qui entendent des bruits de coït lorsqu'il y a un silence parfait peut sans doute être qualifiée de perverse, mais pas celle d'un chasseur systématique de coïts bruyants comme moi.

\* \* \*

J'avais commencé au mois d'avril 2016, quelques jours après une table ronde organisée par une revue branchée. « Notre époque est l'époque de l'écoute », avait dit le Lacanien de passage qui, après un quart d'heure de métaphores et oxymorons, daigna émettre une phrase à moitié compréhensible : « Freud est génial parce qu'il a compris qu'une nouvelle époque allait déplacer l'organe de la vérité de la vue à... (il fit une longue pause et regarda, espiègle, les visages mortellement ennuyés)... à l'ouïe. C'est dans l'écoute qu'est la finesse de notre époque, là est son

ouverture ouvrant l'ouvert. C'est pour les instances et les insinuations du moi... ». Il avait été convaincant, malgré lui. Je me suis dit que si j'avais pu écouter, sans broncher, un aussi grand nombre de fadaises, débitées avec calme, sur un ton de jésuite, il fallait bien que je sois fin et ouvert, comme mon époque.

Le soir même, j'écrivis sur une fiche verte (celles des grandes occasions) : « Siècle de fausse écoute. Attent. seulem. à ses propres borborygmes. Se lancer avec les oreilles grand ouvertes. Besoin d'une écoute qui enregistre les grincements de la chair. *Incipit auditio nova.* » Comme je sais faire flèche de tout bois (et m'en vanter !), je me lançai, pour cueillir du plaisir, dans une recherche « systématique, systémique et scientifique », dis-je à Hannah, pour contrer ses objections fort prévisibles. Je décidai donc de préparer un catalogue raisonné et informatisé des fondements de l'écoute. Puisque je ne crois pas aux fondements trouvés dans l'usine de la logique ou dans le souk des sentiments, où, seules règnent les paroles usées, je me mis à la recherche des sons des corps dans la nuit montréalaise.

Je décidai que le *Plateau*<sup>1</sup> serait la piste d'entraînement de mes oreilles. Je me fixai des horaires très rigides que j'aurais respectés pendant toute la durée de l'entraînement : le travail d'écoute régulière se serait déroulé le samedi de 22 heures à 2 heures et, chaque année, j'aurais commencé le deuxième samedi d'avril pour terminer le dernier lundi d'octobre. Une semaine sur trois j'aurais fait une séance d'écoute spéciale : de 22 heures à minuit, pendant un jour de la semaine qui changerait à chaque sortie. Les écoutes auraient été suivies par une transcription avec mise en contexte et commentaires. Une seule année, je m'interrompis pendant 10 jours, du 20 au 30 juillet 2017, pour rejoindre Hannah à Genève. Mais, même à cette occasion, je ne pus m'empêcher de faire un tour des rues de Genève, tour que ne m'apporta rien, comme il fallait s'attendre.

Apprendre à dénicher les bons endroits avait été long et difficile. Au début, quand ma technique n'était pas encore assez affinée, je me faisais entraîner par des signes trop évidents : démarche ondoyante avec des bécottements à tous trois pas ; chemise arrachée d'une jupe excessivement courte ; tête tendrement appuyée sur l'épaule du mec ; main sur l'enflure ; rires à l'unisson... je pouvais passer des heures sous les fenêtres sans capter le moindre cri, le plus léger gémissement. Parfois, quand les attentes étaient trop longues, alerté par un gri-gri, je relâchais la *Pause* de mon enregistreuse, le temps de m'apercevoir que les craquements du lit étaient dus à un sommeil agité plutôt qu'aux saccades du désir. Lentement j'appris à être plus attentif aux détails : l'ondoiement devait être très léger et imposé par la femelle ; la chemise devait retomber sur une jupe froissée et la

---

<sup>1</sup> Plateau Mont-Royal à Montréal.

main de la femme devait caresser la nuque ; à la tête tendrement appuyée devait faire pendant une main dans les pantalons ; la main sur la braguette ne devait pas être accompagnée de sourires malins. J'avais calculé qu'après 3 mois de pratique, la probabilité d'une bonne écoute était passée de 33,333 % à 90,123 %. Par amour de la vérité, il faut ajouter que j'avais des endroits privilégiés où je me rendait quand je ne trouvais pas des cris frais : chez de bonnes clientes qui me décevaient rarement. La *puta francesa* de la rue Coloniale, par exemple, avait été une de mes clientes les plus sûres et les mieux situées. Elle habitait au rez-de-chaussée d'un triplex dont les fenêtres de la chambre à coucher, de la cuisine et de la salle de bain donnaient sur un jardin avec deux gros tilleuls une table ronde en pierre avec deux bancs. Pour ouvrir la porte du jardin de l'extérieur, il suffisait de lever un crochet en passant un bras par-dessus la porte. C'est pour cela que j'avais décidé de faire ma dernière sortie sous ses fenêtres. Elle aimait garder les fenêtres de la chambre grand ouvertes même quand il faisait frisquet : il est évident que pour moi les fenêtres ouvertes étaient au moins aussi importantes que les cuisses ouvertes pour un voyeur. Quand un amant lui demandait de « fermer parce qu'on entendait tout », je ne craignais pas qu'elle ferme : elle avait toujours prêt un « tais-toi » si convainquant que Saint-Antoine<sup>1</sup> en personne n'aurait pu résister. Dans cette grotte d'Ali Baba, je fis treize enregistrements de la *francesa* avec quatre partenaires différents, mais ce fut la parenthèse espagnole, qui fut aussi la dernière, celle que je trouvais la plus intéressante : les cris « ah ! Ooooh ! Han ! Aïe ! » venaient des deux partenaires avec des intensités, des fréquences, des timbres si variés que l'ensemble était digne du meilleur Boulez. Tout était tellement beau que je débadais et, parfois, j'oubliais même d'enregistrer. (j'ai tiré la conclusion qu'une beauté trop pleine, trop parfaite, ne permet pas au vautour-désir de nidifier.) Les événements acoustiques, chez ma préférée, étaient un exemple de régularité et de prévisibilité presque parfaites : les *uuuh* loupins du mâle se transformaient en des meuglements toujours plus enroués que ses *sois doux... Pablo... mon ami... mon homme... je t'aime...* éteignaient d'un coup. Quand les craquements du lit atteignaient le rythme de croisière et que la *pequeña* poussait des *Ah oui... vas-y... fonce... plus fort, plus fort... Ah oui... viens viens... défonce-moi... plus fort*, les *uuuh* reprenaient pour se transformer aussitôt dans des *je viens, je viens* tintés de dépit suivi, sans faute, par un triplet de *oui* de la *Francesa*, roucoulés à une fréquence plus basse que celle de son homme. La variation de fréquence m'avait toujours intrigué, c'est pour cela que j'avais plus que cent pages d'analyse du phénomène : la femme souvent descendait plus bas que l'homme — non seulement quand la bouche pleine l'obligeait à grogner — et l'homme parfois hennissait si haut qu'on aurait dit un castrat. Ma conclusion « théorique » était que c'est dans les sons que chaque amant prend la place de l'autre. Ce fut encore chez la *Francesa* que je découvris comment le chant est contagieux surtout quand la puissance est accompagnée par une bonne maîtrise des organes. Ce fut lors de ma dernière sortie.

Il devait y avoir au moins une dizaine de personnes dans le salon qui entonnèrent deux ou trois fois « C'est à ton tour... » Puis, probablement la plus conne de la compagnie, pleurnicha : « Ce n'est pas juste, la fêtée ne chante jamais ». La *Francesa* (parce que c'était bien elle la fêtée) dit quelques mots que la cassette ne voulut pas enregistrer et, après une grande rigolade, le vacarme reprit de plus belle. Il était minuit et demi et j'étais en train de m'en aller en bougonnant contre les fêtards quand la lumière de la salle de bain s'alluma et je la vis entrer avec son amant. J'allumai l'enregistreuse et la mis par terre sur une copie de *La Presse* entre les fenêtres de la salle de bain et de la chambre avant d'aller m'asseoir par terre derrière un banc. Même si je suis un homme d'ouï, je ne renonçais jamais à regarder et, parfois, les images ajoutaient sinon du piquant, certainement du liant. Ce soir-là le store était baissé à moitié et avait les lamelles en position presque horizontale : le complément visuel, dans des cas comme celui-ci, était assez enrichissant, car l'imagination aidait les yeux là où le store s'efforçait d'intercepter la lumière de l'intérieur.

Lui est tout habillé en blanc, elle a un chemisier et une longue jupe. Il la pose sur le lavabo (elle a des bottines rouges). Les mains de la *Francesa* accompagnent la bitte dans sa chatte avec un long *oui*. Pas le moindre grognement de Pablo avant de poser les jambes de sa *puta* sur les épaules et pomper avec un rythme constant comme constants sont leurs cris, bien que moins fort que d'habitude et surtout moins forts que les coups du ventre contre la croupe. « J'ai mal, baise-moi les jambes » Il avait dû écouter deux fois l'enregistrement mais elle disait bien *baise-moi les jambes* et *non baisse* comme elle aurait dû. Je dois dire que ses cuisses charnues étaient fort baisables ! Elle met les pieds par terre et s'approche de la fenêtre. « Enlève-moi le chemisier... le soutif aussi... » Dans l'encadré de la fenêtre, la partie haute de la jupe et le dos. Je vois qu'il essaie de la mettre sur le rebord de la fenêtre. J'espère que Pablo la prend par-derrière pour pouvoir contempler l'ondoiement de *las tetas más bonitas del mundo* que j'avais déjà eu l'occasion d'observer deux ou trois fois. Mon espoir n'a pas été déçu. « Appuie les mainnes en la ventana... oui... commé ça ». Il jette un pan de la jupe sur les épaules et il la prend par les hanches. Les *cuisses baisables* restent cachées, mais, pas laa tetas qui dansent au rythme des *ouis* et des *nons*. Je n'étais pas le seul spectateur un mec qui était sorti pour fumer une cigarette était intéressé au moins autant que moi à cette scène de nuit amoureuse.

Après une introduction en bémol, le duo se déchaîne. Les cris de la *Francesa* étaient parsemés des uhhh de l'espagnol et des claquements apatrides du ventre contre la croupe. « Canta... puta... canta... Canta estermadora » et les cris devenaient de plus en plus aigus et forts. Après quatre ou cinq « canta » le chant était si puissant que le voisin cria à sa femme « Vient-en icitte que j'te fourre comme la p'tite Française ». Presque en même temps, la conne de la compagnie, accoudée au balcon, disait à son copain « Fais-moi crier comme elle », et du balcon s'élevèrent aussitôt des

gloussements et « nel giardino » chuchota une autre fêtarde. Je m'étais caché derrière un buisson, mais j'avais oublié le veston qui, en ce moment, protégeait les genoux de l'Italienne rondelette qui, en jouant de la tête comme d'une cloche, implorait que son ami l'encule.

Je termine cette histoire en jouant avec la police dans la transcription de la dernière partie de la cassette pour rendre l'enchevêtrement musical de nos quatre duos. Je parle de duo, car la débauche n'alla pas au-delà des deux sinon pour la brunette accoudée sur le veston qui, me fit signe de me rapprocher et, cramponnée à mes fesses, me lécha<sup>2</sup> pendant qu'un oriental long et sec coulait sur sa conque dorsale.

Aaaaah Ah Viens oui **g**oud<sub>ro</sub>nnnnne moi plus  
fOOOrt  
Fuck meeee.....it's wonderful  
Inculami **porcone** scopa la tua trrrroia

J**e** suis à toi.....mais OOOOOOOOOOOOh plus fort  
You are a **mon**ster  
Viens viens viens viens **Viens**

Vas-y... **Vas-y**... encoreeee

---

<sup>i</sup>Celui qui avait résisté même aux avances du diable

---

<sup>2</sup> Je ne suis pas sûr que les choses se sont passées comme ça, ou si c'est mon désir qui...